

– Fous-moi le camp !

La voix de Chacal avait perforé la musique dance-hall pour retentir tel un hurlement dans la villa en fête. Une *chabine* en slip de bain détala effrayée, fendant d'une ligne droite la masse de corps ondulants. La chair mouillée de ses fesses débordait de son triangle de tissu dans un ballottement qu'une nuée de regards lubriques s'empessa d'escorter. À sa disparition, des sourires réjouis se tournèrent vers Chacal comme pour le remercier. Le Dominiquais n'avait rien vu. À vrai dire, il se moquait éperdument du spectacle d'un corps aussi bien balancé fût-il. Ce qu'il voulait, c'était être entendu par l'un de ses soldats qu'il tentait de noyer d'injures. Or, dans la liesse générale émoussée par les longueurs de la nuit, personne n'avait remarqué son intention d'insultes. Le volume de la musique avait certes baissé et la piste dansante s'était clairsemée suite à son cri animal, mais une fois la silhouette disparue et l'écho du rugissement noyé dans le tumulte, la basse du hit jamaïcain avait de nouveau résonné dans un rythme aussi régulier qu'écrasant, faisant vibrer d'émois les murs de la villa en béton. Énervé, Chacal se redressa du tambour sur

lequel il était assis, et fit signe au DJ d'arrêter la musique. Ce dernier s'exécuta dare-dare, et ce fut comme si un faisceau de lumière policière avait été braqué sur le monde de la nuit. Les danseurs se figèrent tout d'abord saisis par un vent froid. Puis Rude boys et African queen d'un soir détalèrent tels des cafards chassés par la lumière. Seul sur la piste de danse, ne s'étant rendu compte de rien, une tentative échouée de bad boy était restée, ondulant son corps, un sourire gigantesque aux lèvres. Noyé dans les vapeurs de son spliff, le jeune ti-boy était en train de *wayner* hilare contre un corps disparu, pointant bientôt d'une lenteur sensuelle vers le sol, comme s'il eut voulu l'en perforer de ses rotations sur lui-même. L'inconscient ne dû son salut qu'à sa *chère*, une jeune bimbo à la perruque défaite, qui vint le repêcher in extremis pour enfin laisser la piste telle que Chacal l'avait voulue. Le sound system fut éteint en une poignée de secondes sous l'effet de l'étrange sortilège, et en son lieu et place, une véritable nature morte fut offerte en décor au maître de maison. Au final, au bout du petit matin, dans le calme de la terrasse désormais désertée, seules des pelures de mangues balancées quelques temps plus tôt par Chacal dans la piscine, donnaient encore un peu de légèreté flottante à l'ensemble.

Le Dominiquais avait à présent choisi de s'adresser à ses hommes avec le sérieux d'un directeur commercial face à ses nouvelles recrues. Et eux, en auditeurs attentifs, se tenaient debout, rigides, comme s'ils avaient été les seuls à avoir pu s'extraire de la torpeur caraïbe.

– Check-moi ça en douceur, les hommes ! Montrez-moi que vous n'êtes pas des pitbulls enragés mais des outils bien *filés*.

Quatre bad boys se tenaient au garde-à-vous devant lui.

Malgré le cellulaire collé à son oreille, il n'y avait pas de confusion possible. Le chef de bande au cou bardé de chaînes en or s'adressait bel et bien à eux. Un silence d'obéissance témoignait de son emprise.

– Tikal, prends Lucas avec toi, et montre-lui notre savoir-faire made in Gwada. Fais gaffe au contrôle des *babylones* à la sortie de Grand-camp. Depuis qu'on a coupé les *pieds-bois*, ils n'ont plus d'ombrage et le soleil leur fend la tête.

– Je prends le 4×4? enchaîna Tikal.

– Non man, check l'une des Twingo. Pas de freestyle, aujourd'hui, c'est pas carnaval.

Tikal était pourtant habillé pour. Maillot rouge des Chicago Bulls, baggy noir écrasé sur des baskets dorées, les couleurs de son accoutrement auraient mieux convenu à un défilé de la mi-carême dans la cité pointoise. L'air enjoué sous sa casquette aurait même pu rappeler la bouille d'adolescents déboulant derrière les chars de carnaval s'il n'y avait pas eu dans sa silhouette chétive, cette raideur peu commune à l'âge tendre. Le jeune homme se sentait bienheureux. Nommé pour la première fois à la tête des opérations, il se trouvait enfin en mesure de montrer son sens du management. Tant pis si on lui avait collé un géant martiniquais débarqué de l'île sœur, avec pour seul bagage un corps de deux mètres à l'intérieur duquel une petite cerise s'efforçait de pointer en guise de cerveau. Le nouveau promu s'élança d'un pas décidé suivi de son lieutenant, laissant Chacal continuer de s'adresser au reste de ses hommes. Ce dernier conservait toutefois un regard que Tikal aurait trouvé étrange s'il l'avait remarqué. Chacal observait son départ d'un air amusé, et son coup d'œil ironique fut bientôt imité par celui de ses deux acolytes restés pourtant près de lui comme des enfants privés de leur droit de sortie.

D'un pas dansant, Tikal avait pris le commandement dans la parfaite ignorance des regards posés sur lui.

– On va se la prendre à la cool *ti-mâle*, lança-t-il au Martiniquais. Suis-moi, et tu n'auras qu'à écouter ce que je dis.

Les deux hommes s'étaient dirigés vers un vieux modèle de Twingo couleur framboise, une des nombreuses teintes exotiques importées sur l'archipel.

– On m'a dit que t'es un as de la jactance bien dosée ? fit Tikal en plongeant dans le véhicule. T'as raison, un lyrics bien balancé vaut mieux que vingt mille coups de pompe dans le derrière. Par contre, quand est venu le temps de distribuer des calottes, là, faut pas hésiter à en distribuer en pagaille dans un gwadada style, si tu vois ce que je veux dire.

Lucas ne voyait pas du tout ce qu'il voulait dire. Il le lui aurait sans doute fait savoir si son partenaire lui en avait laissé le temps, mais le bad boy continuait.

– Ici à Gwada, avec notre réseau, y'a pas un seul milligramme de *roche* qu'on contrôle pas. Notre gang est *de base* dans tous les secteurs de notre papillon. Un vrai cauchemar pour la bande de Gaza...

– C'est qui Gaza ? réussit-il à demander.

– Un Libanais qui veut monter un biz sur la côte sous le vent. Chacal va te *chiktailler* ça avant même que sa came sorte de Deshaies... ! On est les meilleurs sur la place ! Y'a rien ici pour inquiéter des Grands Genres De Nègres comme nous ! GGDN Represent !

Il punctua son cri d'un démarrage en trombe. Surpris, Lucas bloqua ses pieds au plancher et se raidit. Ses mains s'agrippèrent à la poignée se trouvant au-dessus de lui comme à une corde de sauvetage.

– Yes I ! enchaîna Tikal tout en accélérant de plus belle, tu

vas voir *ti-mâle*, Joris, on va se le faire easy, man ! Le bougre, il va rien comprendre à ce qui lui arrive.



Sa main frappa d'un coup sec. L'écho retentit telle une explosion et fit détalier un anoli sur le bord de la fenêtre. Joris s'assit sur le cuir vieilli et avala une dernière rasade de rhum. Maintes secousses agitèrent son gosier, sous l'effet d'un alcool descendu aussi brûlant qu'une tige de feu dans son corps. Le rhum provoqua des grimaces qui creusèrent des rigoles sur sa peau fatiguée. Un furieux hoquet le fit se redresser, approcher sa face de la vitre lui servant de miroir, et découvrir le visage d'un homme sale et mal rasé. Des gouttes de sueur se dessinaient en cicatrices rituelles sur ses joues. Joris ne se contentait pas de les voir. Il les sentait couler, s'écouler lentement et puis s'échouer sur le carrelage dans la régularité d'un tic-tac. La chaleur humide de l'hivernage s'était levée tôt dans la nuit. Elle avait essoré son corps et s'alliait maintenant à la lumière du jour pour brûler ses dernières forces. Tout était presque fini. Quelques heures plus tôt, il avait pu revenir enlever les derniers meubles. Dans la pièce désormais vide, les valises se dressaient alignées contre le mur comme des wagons de cannes en partance vers l'usine. Une photo disparue du mur. Autour de lui, des traces noires sur les surfaces de béton rappelaient le décor dans lequel il avait vécu.

Des images défilaient.

Soixante-douze heures s'étaient écoulées sans qu'il ait pu fermer l'œil. Resté aux aguets, il avait cherché à se cacher nuit et jour de Miko et des siens. Mais alors que les derniers jours étaient arrivés, et qu'aucun signe de la bande ne lui était apparu,

il avait fini par apprendre qu'ils avaient été informés de son départ pour Cayenne. « Alors pourquoi se cacher ? », s'était-il dit. Ce qui devait arriver, arriverait. Il se sentait d'ailleurs trop fatigué pour essayer davantage de leur échapper. Joris n'aimait pas Miko. Ce dernier se prénommait en réalité Mike, mais avait été surnommé Miko pour son sourire froid qui s'ouvrait de travers et laissait tout interlocuteur de glace sous le soleil. Sans oublier son corps sec et longiligne que l'on comparait le plus souvent à un bâtonnet de *frozen*. Ses traits anguleux, ses cheveux dispersés en pagaille, véritable nid d'insectes rendant toute proximité nuisible, son baggy trop lourd, trop gonflé pour ne pas lui servir de cache d'armes et enfin son fameux sourire qui donnait froid dans le dos : tout plaidait contre lui et présageait d'une vengeance imbécile. Malgré cela, l'homme n'était pas encore apparu, et l'heure du décollage pour Cayenne approchant, Joris continuait à penser à la probabilité d'un départ sans heurt. L'alcool sans doute.

Une dernière frappe de sa main sur la valise fit retentir un cliquetis. Il se releva, empoigna le bagage, et de sa seule main droite, dans le geste d'un lanceur de marteau, le balança en direction des autres contre le mur. Le mouvement de son corps balaya l'air et croisa au passage un parfum inconnu. Un parfum d'homme. Les yeux de Joris se braquèrent aussitôt en direction de la porte d'entrée. Là, sur le seuil, Lucas était en train de l'observer d'un air paisible, comme s'il s'était tenu là depuis de longues heures à le contempler. Son immobilité silencieuse marquait l'avantage acquis. « Une sale gueule pour une âme de démon », songea Joris en plantant son regard droit dans les yeux du Martiniquais. Le géant se tenait appuyé contre le chambranle de la porte, sa couleur ébène contrastant avec la clarté du jour. Joris voulut le défier en arborant un sourire

décontracté, mais il se ravisa. Il était chez lui après tout, et son regard avait le droit de questionner. Les yeux des deux hommes remplirent dès lors le lot de formalités de défiance nécessaire à leur rencontre, puis ils se sourirent ouvertement, comme s'ils avaient ainsi convenu de l'impasse à laquelle aurait pu conduire un affrontement.

- Chacal a su que tu voulais prendre la vol...
- Je ne l'ai jamais caché.
- Il veut te causer avant que tu bouges.
- Causer !

Joris avait affiché son verbe dans une sonorité claquante, un rythme parfait pour rétablir l'équilibre d'une conversation tronquée. Le géant lui faisait face, toujours impassible. C'était un gars de Paris, assurément. Son accent l'indiquait. Il faisait sans doute partie du dernier arrivage de négropolitains recrutés sur l'île sœur. Une esquisse de sourire moqueur parvint à servir un regard trahissant une froide indifférence chez le bad boy. Joris n'avait jamais vu Lucas auparavant. Le Martiniquais avait sans doute intégré la bande depuis peu, pourtant il affichait déjà les mauvaises habitudes de ses nouveaux proches. Les hommes de Chacal témoignaient d'une aisance grossière dans les situations les plus folles. Leur habitude de côtoyer la mort les laissait sans manières face aux vivants. Joris aurait pu en finir en plongeant sur lui, mais d'autres l'attendaient certainement au-dehors. Et puis une sale histoire avec Miko venait d'arrêter de manière brutale sa vie en Guadeloupe. Alors ne rien faire, ne rien tenter, constituait le comportement le plus sage à adopter. Après, la violence arrivait toujours avec son cortège d'invités.

- Tu passeras prendre tes bagages plus tard, lui dit le géant soudain pressé tout en s'écartant et lui faisant signe d'avancer.

Joris le frôla dans une tension qu'aucun des deux n'osa trahir. Le moindre geste de nervosité aurait créé une étincelle que seul un combat aurait été capable d'éteindre, et ils n'en avaient pas envie, tout du moins pas dans l'instant. Ils se dirigèrent vers la Twingo au volant de laquelle Joris reconnut Rudy Anastase, alias Tikal. Signe de confiance extrême dû au pouvoir acquis par les hommes de son gang, il était confortablement installé dans l'ancien modèle imposé par Chacal. De vieilles Twingo étaient régulièrement assignées à des convois pour lesquels les habituelles motos perdaient toute utilité. Grâce à elles, nul problème ne devait être posé par la police. Elles roulaient toujours en règle, et ni les hommes qui les conduisaient, ni leurs passagers, ne devaient faire l'objet d'avis de recherche. Après y avoir vu quelques années auparavant les touristes métropolitains sillonner les routes du pays, le caïd dominiquais avait considéré qu'il s'agissait là du meilleur modèle possible. L'exemple des métropolitains servait de référence à la plupart de ses réflexions économiques sur l'art de vivre aux Antilles. Ils trouvaient en eux l'avarice exemplaire en vue de la saine et bonne gestion de son magot. Chacal était donc persuadé que plus la voiture était petite, plus il saurait cacher, à l'instar des touristes, sa condition d'élus en terre antillaise. Une discipline morale à l'intérieur du mal, en quelque sorte ! Rien à voir avec le luxe affiché par les chauffeurs de 4×4 rutilants qui avaient pour coutume d'épuiser leurs derniers centimes dans un plein d'essence.

Quand il les vit tous deux approcher, Tikal bondit de la voiture, et tel un acteur de série B, ouvrit la portière en faisant une révérence exagérée.

– Tiens-toi tranquille Joris, fit Tikal après avoir achevé son mouvement, notre ami vient de débarquer de *Nina*, il s'agirait



juste de lui montrer nos bonnes manières. Tu sais combien ils sont *comparaison*, là-bas. Faudrait surtout pas qu'ils nous prennent pour des *bolocos* ou les blédards de service.

Joris ne savait pas s'il fallait sourire ou se lamenter d'une tentative d'esprit aussi pitoyable. Une ambiance légère paraissait pourtant le meilleur moyen de rester lucide. Il essaya de penser à d'autres lieux, à d'autres temps. Son regard circulaire ne s'arrêta pas sur le cadavre d'une bouteille de bière offert au décor comme une proposition d'arme blanche, mais sur le feuillage des arbres agité en musique. Les notes lui parvenaient en chant de salut provenant d'une nature sur laquelle il n'avait pas encore daigné poser un seul regard d'adieu. Une pluie fine commença à tomber. Caché derrière les cases, le soleil embrasait chaque souffle d'air d'une chaleur que l'averse n'arrivait pas à chasser. Les oiseaux piaillant une mélodie accompagnée par le bruissement des arbres, auraient pu donner un air paradisiaque à l'ensemble. «Pourtant il ne fallait pas s'y tromper, pensa Joris en levant les yeux en direction d'un arc-en-ciel naissant, ce pays était tout comme lui-même. Malade jusqu'au plus profond de ses entrailles.» Et toutes les pluies de la terre, tous les cyclones ne suffiraient pas à effacer ses blessures séculaires. Une violence sourde avait été larguée ici des siècles auparavant. Depuis, il n'y avait pas eu de trêve, pas de répit. Sournoise et malicieuse, elle s'était peu à peu nichée dans le silence et la parole sans que l'on puisse la reconnaître. Puis, elle était devenue aveugle et tapageuse, s'abattant pêle-mêle entre parents et enfants, entre frères et sœurs, entre chaque humeur de sentiment que le pays respirait. La violence frappait partout. S'était propagée sur les différentes îles comme des cendres de volcan charriées par les alizés. Joris, l'un de ses destinataires, avait tenté de résister au virus transmis en lui

ainsi qu'à des lignées de générations blessées, mais il avait échoué. En ce jour, devant sa maison, sur la terre silencieuse de son quartier, une particule descendue de la Soufrière s'animait à l'intérieur de son corps et lui commandait d'exploser. Sa tête eut dès lors un violent mouvement de recul qui la fit percuter le nez du gorille dans un bruit d'os cassé. Le coup de boule en arrière fit hurler le géant de douleur tout en créant un geyser de sang. Joris balança son pied en arrière dans l'entrejambe de Lucas, ce qui arrêta le cri de manière aussi brutale. Un silence assourdissant enveloppa la douleur du bad boy. Joris lui envoya alors un second coup de pied au même endroit, cette fois avec la toute-puissance qu'une position de face pouvait lui permettre. L'homme reçut le second coup immobile, absent, les yeux tournés vers le ciel. Un Tikal ahuri voulut s'emparer d'une arme à l'intérieur, mais Joris l'en empêcha en écrasant la portière sur lui. La tôle couleur framboise se rabattit dans le balancement d'une porte western qui fit voler la vitre en éclats. Joris ramassa alors la bouteille de bière par terre, la fracassa contre la voiture et marqua de l'arme scintillante un long trait rouge sur la cuisse du bad boy. Le verre traça sa route dans un bruit de vêtements déchirés. Autant que le baggy, ce fut la chair de Tikal qui s'ouvrit, et de la blessure, le sang gicla comme d'une rivière déchaînée. Le bad boy hurla à la mort. Son cri fendit l'air chaud du matin et provoqua pour seule réaction l'abolement solitaire d'un chien. L'animal situé à quelques mètres de là les regardait tel un œil ancestral surgi du passé. Un observateur des temps créoles venu s'assurer que les confrontations sanglantes continuaient d'avoir lieu.

Joris se tourna alors vers le géant qui se pinçait les lèvres de douleur, les deux mains agrippées sur son sexe. Il voulut lui dire de renoncer, mais l'homme se redressa, chancelant, essayant

d'oublier sa douleur en se mettant en garde. Sa danse ressemblait à celle d'un boxeur pour qui dorénavant il était devenu temps de compter. Résigné, comme pour lui faire honneur, Joris lui fit face en entamant une posture de *sové vayan*, art de combat guadeloupéen revenu lui aussi des temps anciens. Les figures ne durèrent pas longtemps. Dans une rage aveugle que ses dernières forces lui permirent de brûler, Lucas fonça sur lui. Ce dernier l'esquiva avec aisance et lui frappa la tête d'un coup de pied voltigeur. La masse ébène resta en suspens quelques secondes, refusant de tomber. Elle entama une nouvelle danse, celle-là nullement ancestrale mais sauvage, démontée, vaincue, essayant de le maintenir contre la Twingo. Toutefois, le géant finit par s'effondrer sur le bitume dans le fracas d'un fruit à pain doux.

Joris ne le regardait plus. Il semblait même avoir oublié les deux hommes devant lui. Tranquille, il se mit à contempler la façade muette de sa maison. La pluie avait cessé. Une brise légère chargée de l'humeur rafraîchie de la terre aurait pu apporter un soulagement à la scène, mais la chaleur s'abattait plus lourdement. C'était fini. Il ne lui restait plus qu'à rejoindre son véhicule stationné près d'un manguier, quelques centaines de mètres plus bas. Joris retira les clés de la Twingo sous le regard vide des deux hommes. Il ne regarda pas davantage ses victimes quand il s'en alla, ne s'inquiéta même pas d'éventuels gestes derrière lui. La foulée de ses pas devint simplement plus rapide.



Des mégots, cadavres de bouteilles et autres restes du sound system jonchaient le carrelage brûlant de la villa. Réfugiée à l'ombre des différentes chambres, la foule avait définitivement

déserté la terrasse pour se reposer d'une nuit trop agitée. Seule la voix de Gregory Isaac, échappée du salon dans une douceur plaintive, parvenait aux oreilles de Chacal.

Il marchait le long de la piscine, son portable à la main. L'objet habituellement si bruyant dormait d'un silence suspect. Il en vérifia le réseau et les batteries, s'assit sur le rebord de la piscine et provoqua un flot d'éclaboussures par la mise à l'eau de ses pieds. Un égal plaisir l'incitait chaque fois à répéter son geste. Il aimait frapper l'eau de ses pieds, regarder ses Nike s'y débattre, provoquant par leurs mouvements désordonnés la dérive de ses lacets défaits. Peu lui importait si le cuir prenait l'eau, et s'il fallait ensuite attendre plusieurs jours pour sécher la paire. Au fil de son jeu de jambes, les lacets serpentaient de plus en plus rapidement et ressemblaient à deux couples de poissons carnivores à la poursuite de morceaux de chair. Chacal réfléchissait. La suite des événements devait se mettre en place, c'était capital. La présence des deux frères Bertrac au sein de son organisation lui donnerait une occasion en or de conforter son assise dans le nouveau biz parisien. Avec toute la came que Chacal lui envoyait, JC assurait déjà pas mal à Paris. Il demandait régulièrement des livraisons supplémentaires depuis le début. Cette nouvelle affaire de Joris contre Miko se présentait comme une véritable aubaine pour le développement de ses affaires en Guyane. Avec le petit frère Bertrac à Cayenne, c'était la possibilité d'une connexion idéale pour de futurs arrivages en provenance d'Amérique du Sud. Ainsi une augmentation considérable de ses envois vers l'Europe serait à prévoir.

Des bruits de pas vinrent interrompre ses réflexions. Gros Djo, l'un de ses hommes les plus imposants, accourait vers lui. Son corps d'ours brun pressé par la chaleur avait inondé

de sueur ses vêtements. Une sale odeur de transpiration vint fouetter l'air pur du Dominiquais.

– Chak, j'ai un macchabée dans le coffre, lui lança Gros Djo

– Quoi?!

– Marienna a failli se faire étouffer par un client qui lui est tombé dessus!

– Qu'est-ce qui est arrivé?

– Je ne sais pas. Elle l'a trop bougé, son cœur a lâché.

– Il avait du cash?

– Haak... pas plus que la caillasse qu'il devait payer. Qu'est-ce que j'en fais?

– Remets-le où tu l'as trouvé.

– Sur elle? demanda un Gros Djo, dont l'humour n'était pas la dernière qualité, du moins selon son propre avis.

– Mais non *tèbè*, dans le ghetto.

L'homme fit demi-tour et s'éloigna d'un pas rassuré, encore souriant de sa mauvaise blague. Mais il n'avait pas encore dépassé la piscine que Chacal, pivotant sur lui-même, sortit rageusement ses Nike de l'eau.

– Attends! Reviens un peu!

Gros Djo essaya de revenir au trot, cependant sa corpulence lui ordonnait un pas contenu.

– Regarde, tu as toujours ton appareil photo?

– Ouais...

– Approche un peu alors.

L'homme se pencha vers Chacal qui n'avait pas pris la peine de se lever. Le Dominiquais s'appliqua à se déchausser de ses Nike gorgées d'eau. Lorsqu'il eut fini, il sourit à Gros Djo tout en le fixant droit dans les yeux, donnant l'air de se réjouir à l'avance de ce qu'il s'apprêtait à lui dire. Noyé dans

sa sueur, l'homme de main attendait. Chacal le fixa encore de longues secondes puis se redressa pour lui parler à l'oreille, attitude qui étonna d'autant plus Gros Djo que personne ne se trouvait autour d'eux. Chacal chuchotait. Le visage de l'homme de main du Dominiquais se figea dès ses premiers mots. Puis Gros Djo grimaça d'un air de dégoût, ses traits d'ours brun se transformant en ceux d'un ours polaire jeté en pleine chaleur sur le bord d'une piscine.

– Do you feel me? lui demanda Chacal aussitôt qu'il eut fini.

– Yes I Boss, lança Gros-Djo, évitant d'offrir son regard effrayé au Dominiquais.

C'était fini. Le big boss avait déjà retourné son air soucieux vers ses Nike gorgées d'eau, pendant que Gros Djo repartait, son souffle animal pour seul refrain. Le Dominiquais releva toutefois les yeux pour assister à son départ, voulant certainement vérifier le poids de ses mots sur la démarche de son homme de main. Au premier vacillement de Gros-Djo, son visage se fendit d'un sourire crapuleux.



Joris l'aperçut dans sa hâte en bas du morne. Il ne se souvenait pas l'avoir garée aussi loin, mais sa confusion avait sans doute rendu la distance un peu plus longue. Il se mit aussitôt à courir. Sur son chemin, les persiennes cachaient des regards braqués sur lui, il en était sûr. Il les sentait l'escorter, même s'il voulait à tout prix concentrer son regard sur sa voiture et l'armature d'acier de l'aéroport dans lequel bientôt il se déplacerait. Il chercha la réservation de billet d'avion contre sa ceinture. La feuille de papier répondit à l'extrémité de ses doigts. Joris s'apprêtait à en sourire quand son pied subitement

projeté sur le côté lui fit perdre l'équilibre. Propulsé dans son élan, son corps se hissa haut dans les airs avant de s'affaisser sur le macadam bosselé. Après plusieurs roulades, il essaya de se rétablir, et y parvint encore sonné, vacillant, happé par le mouvement de la descente. Un homme se présenta à ses côtés. Sa silhouette longiligne, ses locks dressées grâce à un élastique au-dessus de sa tête lui auraient donné une allure féminine s'il n'y avait pas eu sa broussaille de poils sous le menton. C'était l'un des deux hommes laissés aux côtés de Chacal. Il avait tranquillement accompagné les roulades de Joris et attendait qu'elles s'arrêtent pour lui exposer un gourdin noir tel un carton d'invitation. Joris n'eut pas le temps d'esquiver. L'arme le cogna en pleine tête. Il essaya bien de s'agripper à ses derniers éclairs de conscience, mais ses efforts s'avérèrent vains. La rue, les arbres et les voitures lui apparurent sous un soleil blafard. Puis le jour s'éteignit, et dans le tourbillon obscur dans lequel il s'en allait échouer, seule la couleur framboise d'une Twingo lui parut familière.



JC s'angoissait. Sa situation parisienne devenait délicate. Pendant des années, il avait réussi à gagner la confiance de Chacal, et voilà qu'en quelques jours, celle-ci risquait d'être réduite à néant. Il le savait. Le Dominiquais réagirait très mal. Tout d'abord en essayant d'atteindre son frère Joris en Guadeloupe, puis, pour attiser davantage sa souffrance, en s'occupant de son amie Nadia ici même à Paname. Effrayé par de telles pensées, il fit rouler le fauteuil en direction de la fenêtre. Dehors le vent d'automne fouettait la marche des piétons dans un sifflement aigu. Le jeune homme regardait hommes et femmes

avancer le dos courbé sous les rafales. Le spectacle de leurs grimaces lui plaisait parce qu'elle lui rappelait une période désormais révolue. Lui ne marchait plus le dos courbé dans les rues folles. Il roulait au volant d'un 4×4 BMW acheté cash. Bien sûr, comme Nadia ignorait l'existence du bolide, il ne pouvait pas le conduire autant qu'il le voulait, mais ces quelques minutes par jour lui suffisaient. Depuis un an qu'il menait son biz parallèle de crack en province, ce dont il avait laissé Chacal dans la plus parfaite ignorance, il avait amassé en toute discrétion une petite fortune dont la seule pensée le fit s'agripper plus fort aux accoudoirs du fauteuil en cuir. JC pivota afin de mieux contempler le bureau de Nadia. Il avait pensé trouver son amie quelques minutes plus tôt, mais avait découvert la pièce vide.

Nadia pensait que les actes délictuels de son ami appartenaient à un passé d'erreurs assumées. Or JC n'avait pas progressé d'un iota sur l'échelle morale prônée par la Société. Il avait simplement pris le parti de mener une double vie dans laquelle il se débrouillait si bien que son amie ne l'avait jamais soupçonné. « C'est la jungle dehors », se répétait-il le plus souvent, cette fois en regardant sur le mur la reproduction d'un tableau d'un peintre cubain, Wifredo Lam, tableau dénommé *La jungle*.

Plus bas, dans l'axe vertical de la peinture, l'amas de dossiers posés sur le bureau de son amie attira son regard. Elle travaillait dur, Nadia. « Et sa récompense, lui disait-elle, viendrait ce jour où ils verraient un membre de leur parti politique à la tête de la ville. » « Sans doute », lui répondait JC, davantage pour lui faire plaisir, oubliant de lui préciser qu'il était hors de question que Manian soit de cette partie. JC n'aimait pas Manian. Il sentait en lui comme un air de famille commun



à tant de bad boys qu'il fréquentait. Non, cet homme n'avait pas sa place aux côtés de Nadia. De toute façon, son avertissement avait été clair. JC avait rendu visite à l'avocat quelques jours auparavant, et sans doute afin d'exorciser également sa peur devant l'imminente colère de Chacal, il l'avait menacé. Cela avait été en quelque sorte son unique action civique en faveur du parti. Promettre à l'avocat l'assurance d'un affreux cauchemar s'il se projetait dans ce rôle de Judas comme l'intuition de JC avait pu lui dire. La seule présence d'une arme blanche entre ses mains avait réussi à tant terroriser l'avocat qu'il en avait pissé sur lui. JC avait touché juste. Non seulement l'homme n'avait pas averti la police, mais il n'avait jamais parlé de sa visite à Nadia.

Un trousseau de clés trituré entre ses doigts, JC pensait à nouveau à Chacal quand la porte s'ouvrit devant lui. Un homme sans âge apparut sur le seuil. JC sursauta.

– Jean-Claude Bertrac, c'est ça ?

Ses nom et prénom résonnèrent dans un écho étrange. Personne à part Nadia ne pouvait connaître sa présence en ces lieux. Il n'y était même pas autorisé, puisqu'il en avait volé les clés.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

L'homme s'était assis sans sembler avoir entendu la question et le fixait dans le blanc des yeux d'un air sincèrement embarrassé.

– Je vais être direct avec vous, Jean-Claude. Vous m'avez l'air intelligent, et vous comprendrez donc que je n'ai pas besoin de jouer dans la métaphore. Nous gagnerons du temps. Monsieur Manian m'a chargé de vous dire de ne pas recommencer ce genre de menace avec lui.

– Qu'est-ce que ...

Avant qu'il n'ait eu le temps d'achever sa phrase, l'homme avait déjà sauté par-dessus le bureau, et fracassé son visage d'un coup de poing. Puis il l'avait tiré du fauteuil, plaqué sur le bois du bureau pour le neutraliser d'une clé dans le dos. JC se retrouva avec le nez et la bouche écrasés. Jamais il n'avait vu quelqu'un se déplacer aussi vite. Il sentait son bras se tordre sous la pression de l'homme qui continuait de lui appuyer le visage contre le bois. De quoi bientôt l'empêcher de respirer.

– Il est hors de question que vous pensiez parler de nouveau à Monsieur Manian, c'est compris ? lui chuchota-t-il à l'oreille comme s'il s'apprêtait à la mordiller.

Il desserra quelque peu son étreinte pour entendre la réponse.

– Va te faire foutre ! hurla JC.

Cette fois l'homme enleva sa main et la rabattit telle une plaque d'acier sur le visage de l'Antillais. La violence de la frappe provoqua le rebond de sa tête dans un bruit sourd. L'agresseur refit son geste en distribuant au dealer des gifles ayant la puissance de coups de poing. Puis un JC groggy vit se dresser à hauteur de sa pupille droite la longue lame d'un poignard. Il pouvait voir son visage s'y refléter.

– On ne s'est pas compris, fit l'homme toujours aussi calmement. Vous avez beau avoir menacé M. Manian d'une arme, sachez que ce que vous encourez là est très dangereux. Alors si vous ne voulez pas vous mettre vous et votre amie dans de vilains draps, n'adoptez pas ce ton insolent avec moi, je vous prie. Et croyez-moi, oubliez tout ce que vous avez dit à M. Manian, oubliez même tout ce que vous venez de me dire, oubliez tout. Il est hors de question que Monsieur Manian entende encore parler de vous.